

1. *Défrichement*

1.

Projet d'établissement de colonies agricoles pour la culture du tabac sur le sol français, pour occuper des enfants abandonnés et les classes pauvres de la société ; moyens économiques pour arriver à défricher les landes et les bruyères, par Michon fils (Paris : impr. De N. Chaix, 1849)

2.

Il est deux langues que j'adore
Et que je parlais autrefois ;
Il me vient des pleurs dans la voix
Si parfois je les parle encore ;

[...]

Et je sens un trouble soudain
Dont toute mon âme est saisie,
Au moindre mot de poésie
Ou de patois périgourdin...

– Plus tard, quand je sus le français,
(Et j'eus de la peine à l'apprendre)
J'étais grand ; survint l'âge tendre,
Je fis des vers, j'en pâlassais !

Il me semble que je m'abuse
Quand j'entends ces sons inouïs,
Le doux parler de mon pays
Et le doux parler de la Muse ;

[...]

je n'oublirai pas
Vos poétiques idiomes,

Gabriel Tarde,
« Les deux langues mourantes »
Contes et poèmes (Paris, Calmann
Lévy 1879) pp. 242 – 246

Et je savoure tour à tour
Cette double réminiscence,
L'idiome de mon enfance
Et le langage de l'amour...

Tant qu'il restera dans nos champs
Quelque laboureur centenaire
Qui de l'*adisias* ordinaire
Salûra de loin les passants,

3.

cherchons [...], sans prétendre pour la science qui nous est chère à une autonomie absolue, les limites du champ qu'elle est appelée à défricher.

Gabriel Tarde *Les deux éléments de la sociologie* 1897

4.

[Bocquet] esquisse, entre autres, les débats autour de la dénomination et de la délimitation du champ.

Michel Ballard (ed. & intro.) *Qu'est ce que la traductologie ?* (Arras : Presses de l'Université d'Artois, 2003) p. 8

5.

La naissance d'une science suppose l'établissement des critères de sa démarcation par rapport aux sciences plus anciennes. L'existence et les limites d'une science sont bien souvent question de conjoncture. [...] jamais personne n'a pu sérieusement affirmer que l'acte de traduire, l'opération traduisante, fût lui-même scientifique : l'acte de traduire est un phénomène social [...] Cela n'empêche nullement qu'on puisse étudier ce phénomène selon les principes qui fondent les sciences dites du réel, qu'elles soient physiques ou humaines, et dont l'objet est d'observer et de décrire un phénomène.

Guy Bocquet « L'histoire d'une démarche épistémologique » in Ballard (ed.) (2003 : 28)

6.

Aurouze [Jean Aurouze, *Lou prouvençau à l'escolo* (Vilo-Diéu : Empremarié Prouvençalo, 1907)] évoque la honte qui saisit les écoliers occitans incapables de parler de ce qu'ils connaissent pourtant bien, des plantes de leur pays : dès qu'il faut s'exprimer « en français », ça devient toute une affaire :

Lis enfans s'asséton dins la classo. La leiçoun coumenço. Se vai parla de boutanico. Sus lou tablèu negre lou mèstre a marca en francès : de faióu, de pese, de civado, d'esparset, etc. sera pas empacha, dirés, lou brave escoulan, pèr parla de tout acó : vint cops dins l'estiéu, aqueli recordo i'an passsa entre man.

Mai, lou vaquí que noun muto ! Resto nè, bouco badanto, cabesso vuejo. Aqueli mot francès revihon pas dins sa memóri lou mendre souveni, e li causo que pénso en prouvençau se véi que lou paure li pou pas espreni dins uno lenguo qu'es pas dins sa naturo, ni mai dins sou usage.

Sonia Branca « Patois, jargons, dialectes et institution scolaire dans la France du XIXe siècle » in *Recherches sur le français parlé* (G. A. R. S. no. 2, 1979) p. 57

7.

le patois n'étant guère parlé que par des villageois ignorant les sciences et les arts, il renferme les mots qui se rapportent aux travaux agricoles ou manuels, aux différentes professions exercées à la campagne par l'ouvrier et l'artisan

Dictionnaire Patois-Français à l'usage des écoles rurales et des habitants de la campagne. (Nancy : Thomas 1842) p. ix

8.

LE CHAMP

Mettez au pluriel les noms entre parenthèses.

La cabane [clusado] du pauvre Nicolas était batiè sur un terrain couvert de (*bruyère*) [brujo], de (*genêt*) [balaja], d'(*ajonc*) [roundal], de (*coudrier*) [nosilhiera], de (*ronce*) [roume], d'(*épine*) [fisson] et de (*buisson*) [randau / golatge] de toute (*sorte*). Il semblait que ce terrain ne dût jamais produire ni (*légume*), ni (*fruit*). Un jour qu'il faisait une chaleur excessive, justement à l'époque des (*moisson*) [medatge], Nicolas s'était étendu à l'ombre d'un de ces (*buisson*) [golatge]. Vint à passer un paysan conduisant une charrette attelée de deux (*bœuf*) [brau]. Cette charrette était remplie de magnifiques (*gerbe*) de blé. Au bruit que firent les (*roue*), Nicolas leva la tête et ne put s'empêcher de regarder avec des yeux d'envie le rustique équipage. Il ne se décida qu'avec peine à saluer le paysan.

Le cultivateur, sans faire attention aux (*coup*) d'œil envieux de Nicolas, entama sur-le-champ une conversation : « Il ne tiendrait qu'à toi, lui dit-il de voir ton terrain produire des (*épi*) aussi beaux que les miens, des (*légumes*) superbes, des (*centaine*) de (*botte*) [plejon] d'un foin odorant et d'excellente qualité. Coupe ces (*arbuste*) [aubrisson] et ces (*buisson*) [golatge] qui encombrant ces (*friche*) [chauma / pelada], mets le feu à ces (*ronce*) [roume] et à ces (*genêt*) [balaja], à toutes ces (*plante*) inutiles ; répands-en les (*cencre*) à la surface de ton champ et commence à en labourer un peu tous les (*jour*). Quand tu n'en remueras chaque fois que quelques (*mètre*) carrés, tu parviendras à nettoyer promptement ta propriété. »

« Alors ensemence-la en (*céréale*) [grana], en (*graine*) [semnida] fourragères [poledo], en (*légume*) ; plante des (*pomme*) de terre [potato], des (*carotte*) [racina], des (*navet*) [rabissa], des (*haricot*) [monjon], des (*fève*) [fava], des (*artichaut*) [artrichau] ; puis attends le résultat de ton travail ; le temps de la moisson arrivera pour toi comme pour nous, et tu ne maudiras plus ton sort. »

Nicolas goûta ces (*conseil*). Les (*arbuste*), les (*buisson*), les (*plante*) nuisibles disparurent grâce à ses travaux. En peu de temps il se procura un champ qui ne lui coûta que des (*sueur*), mais pas une obole, et qui, l'année suivante, lui donna une récolte suffisante pour le dédommager amplement de ses (*peine*).

Larive et Fleury, *La Première Année de Grammaire*, Paris, A. Colin, 1871. p. 11 (229 reprints between 1871 and 1953), [Périgourdin Occitan translations from: Emil Colas, *Voyage en linguistique [...] dictionnaire des mots patois périgourdins [...]* (Paris : Vic et Amat 1905)]

9.**134. Pronom démonstratif.**

Ecrivez : Ces champs sont *ceux* que j'ai achetés l'année dernière.

1. Ces champs sont ... que j'ai achetés l'année dernière. – 2. Cette prairie est ... qui m'a rapporté tant de foin. – 3. Ces pommes de terre sont ... que je crois les meilleures.

Larive et Fleury 1871 (cit. Branca 1979 : 62)

10.

Le paysan tel que je l'ai connu, avait un profond respect pour le sol en jachère ; [...] il refusait de s'apercevoir que cette terre qu'il appelait au repos se mettait à produire d'elle-même [...] d'épais ajoncs et même un arbrisseau tel que le genêt [...] l'oisiveté est tellement contre nature, que partout où elle règne, elle nuit. Les champs, pas plus que l'homme, ne sont faits pour elle. Dans l'homme, elle produit les pensées stériles, dans la terre, les plantes sauvages ou malsaines. Rien n'est plus agité qu'un homme oisif, et la terre livrée à elle-même se couvre d'une végétation désordonnée, plus fatigante à enfanter que des moissons bienfaisantes.

Le Comte de Falloux (Académie française), "Le paysan d'autrefois et d'aujourd'hui" in Gustave Heuzé, *Lectures et dictées d'agriculture, pour l'enseignement primaire dans les écoles rurales.* (Paris, Lib. Agricole de la Maison Rustique, 1867) p. 93 – 94

11.

l'urgente nécessité de purger complètement le champ des racines envahissantes, entrelacées en tous sens, qui sont vivaces, très-rustiques, et extraordinairement difficiles à extirper et à détruire, lorsqu'elles s'en sont exclusivement emparées après s'y être paisiblement multipliées pendant plusieurs années

V. Yvart « La jachère d'été » in Heuzé *Lectures et dictées* (1867 : 83)

12.

La cause de la cherté des substances alimentaires réside [...] dans l'impuissance radicale, absolue, de la terre *actuellement cultivée*, de produire, même dans des circonstances ordinaires et malgré les efforts les plus énergiques de l'homme, proportionnellement aux besoins sans cesse croissants d'une population dont le développement, en France, a dépassé, depuis longtemps, le niveau des moyens de subsistance.

Pierre Vignau : du *Défrichement des terres improductives [...] rapports avec la richesse et la moralité des populations* (Paris, Dentu 1859) p. 5

13.

Malheur à la société qui briserait dans les mains du paysan la faucille, la bêche, la herse et l'antique charrue ! Aidés de ces vieux instruments de l'art de la culture, les bras de l'homme seront toujours assez robustes pour féconder la terre. [...] Tout fructifie entre ses vaillantes mains ; toute semence produit son germe ; chaque germe fournit son épi.

(Vignau 1859 : 4)

14.

Nous hâtons, sans le vouloir, l'avènement de ces jours épouvantables où les races étrangères à la culture et aux jouissances de la propriété, débordant par dessus les murailles de nos villes, réclameront une place, la première peut-être, au banquet de la vie ; où des multitudes misérables, hâves, livides, affamées, transformées par le désespoir en bandes de cannibales, s'amoncelleront sous les fenêtres de nos hôtels en poussant des cris de mort ; où des hommes revenus à la barbarie par le chemin de la misère, après avoir jonché les campagnes de débris et les villes de cadavres, retourneront contre eux-mêmes leurs piques souillées de sang et de boue, et s'entr'égorgeront dans une affreuse guerre, pour une récolte de millet ou de pommes de terre, tristes et derniers débris de l'immense fortune de la France !

(Vignau 1859 : 21)

15.

Toute culture est originairement coloniale. Ne comptons pas seulement sur l'étymologie pour le rappeler. Toute culture s'institue par l'imposition unilatérale de quelque « politique » de la langue. La maîtrise, on le sait, commence par le pouvoir de nommer, d'imposer et de légitimer les appellations. On sait ce qu'il en fut du français en France même, dans la France révolutionnaire autant ou plus que dans la France monarchique. Cette mise en demeure souveraine peut être ouverte, légale, armée ou bien rusée, dissimulée sous les alibis de l'humanisme « universel », parfois de l'hospitalité la plus généreuse. Elle suit ou précède toujours la culture comme son ombre.

Jacques Derrida *Le monolinguisme de l'autre* (Paris : Galilée 1996) p. 68

16.

Arnold, one might say, performed the final act of abstraction [...] [*Culture and Anarchy*] offered the thing in itself. But whatever the exact provenance, the decisive change is clear; in the nineteenth century the word had become the Idea [...] ['Culture'] became in the nineteenth century the focus of a deeply significant response to a society in the throes of a radical and painful change.

Raymond Williams "The Idea of Culture" in *Essays in Criticism* (Vol. III No. 3 July 1953. pp. 239 – 266) p. 244

17.

character without culture is [...] something raw, blind, and dangerous: the most interesting, the most glorious peoples, are those in which the alliance of the two has been effected most successfully, and its result spread most widely. This is why the spectacle of ancient Athens has such profound interest for a rational man; that it is the spectacle of the culture of a *people*.

Matthew Arnold, *The Popular Education of France* (London: Longman 1861) (Introduction) pp. xlili – xliv

18.

It is the bright feature in her [France's] civilisation that her common people can understand and appreciate language which elsewhere meets with a response only from the educated and refined classes.

Matthew Arnold, *England and the Italian question*

19.

the very framework and exterior order of the State, whoever may administer the State, is sacred; and culture is the most resolute enemy of anarchy, because of the great hopes and designs for the State which culture teaches us to nourish. But as, believing in right reason, and having faith in the progress of humanity towards perfection, and ever labouring for this end, we grow to have clearer sight of the ideas of right reason, and of the elements and helps of perfection, and come gradually to fill the framework of the State with them, to fashion its internal composition and all its laws and institutions conformably to them, and to make the State more and more the expression, as we say, of our best self, which is not

International conference, *Translating Territories: Territoires de la traduction / Traduction du territoire*, 25-26 novembre 2011 - Lille3

manifold, and vulgar, and unstable, and contentious, and ever-varying, but one, and noble, and secure, and peaceful, and the same for all mankind

Matthew Arnold *Culture and Anarchy* (Stefan Collini ed.) (Cambridge, CUP 1993) p. 181

20.

There is a view in which all the love of our neighbour, the impulses towards action, help and beneficence, the desire for removing human error, clearing human confusion, and diminishing human misery, the noble aspiration to leave the world better and happier than we found it, – motives eminently such as are called social, – come in as part of the grounds of culture, and the main and pre-eminent part.

Matthew Arnold *Culture and Anarchy* (1993 : 59) [my emphasis]

21.

C'est une conception où entrent tout l'amour de notre prochain, les élans qui nous poussent à agir, à secourir, à faire le bien, le désir d'éliminer l'erreur humaine, de réduire le desordre humain et de soulager la misère humaine, la noble aspiration à laisser le monde meilleur et plus heureux que nous ne l'avons trouvé – mobiles qui méritent éminemment d'être appelés « sociaux » – tous y entrent comme faisant partie des bases de la culture, et comme en constituant la partie principale et pré-éminente.

Matthew Arnold *Culture et anarchie* (trad. sous la direction de J.-L. Chevalier, Université de Caen) (Lausanne : l'Âge d'homme, 1984) p. 61

22.

the translator of Homer should above all be penetrated by a sense of four qualities of his author:—that he is eminently rapid; that he is eminently plain and direct both in the evolution of his thought and in the expression of it, that is, both in his syntax and in his words; that he is eminently plain and direct in the substance of his thought, that is, in his matter and ideas; and, finally, that he is eminently noble

Matthew Arnold *On Translating Homer* (London : Longman 1861) pp. 9 – 10

23.

Les principales qualités du style sont : la *noblesse*, la *correction*, la *précision*, le *naturel*, la *clarté*, l'*harmonie* et la *concision*.

Larive et Fleury, *La deuxième année de grammaire* (Paris : A. Colin 1871) p. 286

24.

Picturesqueness is not Stately, Wild Beauty is not to be confounded with Elegance: a Forest has its swamps and brushwood, as well as its tall trees.

Francis W. Newman, *Homeric Translation: theory and practice* (London : Williams and Norgate 1861) p. 5

2. Déchiffrement

25.

Quel est exactement le plaisir que je viens demander à la vieille Égypte? Qu'elle défriche en moi des parties fécondes. Qu'elle éveille, cultive, fasse lever et fleurir certains de mes sentiments profonds

Maurice Barrès *Cahiers*, t. 6, 1907-08, p. 153

26.

[Claude-Pierre Goujet (1697—1767)] takes for granted that “content” can be extracted and transferred from one language to another without significant loss [...] The reflection on the advantages of reading in translation leads Goujet to announce the second motivation for offering his project: “To honor our nation by displaying its literary riches; by demonstrating that there is no aspect of literature, science, history or the arts that has not only been carefully cultivated in France, but treated in our language” (I:xxiii). Looking back to French literary glories of the previous century, Goujet proclaims that French has taken the place of Latin as “the universal language of Europe” (I:xliv). French has incorporated the riches of other languages into itself, both through translation and through creative emulation [...] Goujet’s historical consciousness is intimately linked to his desire to set forth rules and systems, which he sees in terms of their progressive development over the preceding two centuries, the period that corresponds to the rise of French as a national language. The gradual articulation of such rules indicates the arrival of French as an international language, as a machine through which everything may be translated

Julie Candler Hayes *Translation, Subjectivity and Culture in France and England, 1600-1800* (Stanford University Press, 2009) p. 238 – 239

27.

Lorsque les textes des lectures, exercices, exemples de grammaire et de rhétorique, étaient enseignés dans les petites classes des lycées, c'était comme préparation à des études franco-latines. Leur caractère artificiel était ouvertement rapporté à l'apprentissage de la traduction. Certaines tournures françaises étaient méthodiquement introduites par comparaison avec des tournures latines [...] Les mêmes textes une fois transférés dans l'enseignement monolingue ont changé d'aspect. Il n'était plus question d'y repérer des tournures spéciales, mais de les prendre comme unique base des analyses. Leur apparition semblait inconditionnelle, leur pouvoir d'expression absolu, leur logique indiscutable. L'immense majorité des Français qui ne pouvait penser ni au latin ni aux langages maternels pour faire ses devoirs, recevait le français des manuels comme une seconde nature, ou plutôt comme le seul langage naturel, le premier naturel, de la communauté française.

Renée Balibard « le français enseigné » in *Histoire de la langue française 1880—1914* sous la direction de Gérard Antoine et Robert Martin, (CNRS Editions 1999) (vol. 24) p. 284

28.

Parmi les devoirs rassemblés à l'Exposition de 1878 [*Devoirs d'écoliers français recueillis à l'Exposition universelle de Paris* (1878) Paris, Hachette et Cie, 1879], beaucoup s'intitulent bizarrement pour un Français d'aujourd'hui, « traduction », « traduction en prose », « orthographe » : ce sont des transformations d'énoncés pris dans Boileau, La Fontaine, Rabelais, et récrit dans « l'ordre direct », c'est à dire dans l'ordre requis par la théorie grammaticale : sujet – verbe – complément d'objet – complément circonstanciel. Ils proviennent des Ecoles Normales

Balibar (1999 : 280)

29.

quand les ouvrages français, tant en prose qu'en vers, se furent propagés par la voie de l'impression, le français, tel qu'il se trouvait dans ces livres, laissa bien loin derrière lui le français parlé par les classes rustiques et illettrées. Pendant que l'un se polissait, l'autre restait stationnaire, ou plutôt il reculait. Car n'étant que parlé, ne se transmettant que par des sons fugitifs, il se trouvait privé de tous les moyens de stabilité et de perfectionnement des langues écrites. L'oreille saisissait mal certaines inflexions, certaines désinences ; la parole défigurait les mots en les reproduisant, et le mal s'augmentait avec les siècles ; chaque génération apportait son contingent de retranchements et d'additions dans les lettres, dans les syllabes et les mots. Ce français, ainsi défiguré, dégénéra en autant d'idiomes que la France comptait de provinces. Toutefois ces altérations n'empêchent pas de reconnaître que le patois [...] n'est autre chose, dans le fonds, que le vieux français transmis d'âge en âge, sans le secours d'aucun enseignement méthodique, et sans autre voie que la conversation.

Dictionnaire Patois-Français 1842. pp. v – vi

30.

Bréal, comparatiste, professeur au Collège de France et membre du Grand Conseil de l'Instruction Publique, publie en 1872 *Quelques mots sur l'Instruction publique en France* : dans cet ouvrage qui aborde tout l'enseignement, il revient sur les patois. Cette fois, et conformément aux découvertes de la grammaire comparée, les patois ne sont plus traités de français corrompu et de variantes dégénérées. Bréal y voit « des dialectes non moins anciens, non moins réguliers que le français proprement dit, lequel, pour avoir été le dialecte de l'Ile-de-France, est devenu la langue littéraire de notre pays. »

Branca (1979 : 22)

31.

[Les provençalistes] vont alors tenter d'orienter dans un sens nouveau cet enseignement comparé. A la récitation de paradigmes et aux analyses grammaticales, aux dictées, s'ajoutent des exercices qui unissent plus étroitement le sens et la forme, qui se veulent des introductions à l'art d'écrire : la rédaction, remarque par exemple Aurouze, n'est pas corrigable, parce que trop épars. Il faut donc trouver un exercice qui fournisse un modèle, un appui aux élèves et une norme de correction au maître. Un exercice surtout où les élèves soient obligés de mener une recherche active. Aurouze songe à *la version*, qui permet de comparer deux langues et de regrouper tous les exercices autour d'un texte. [...] Le plus célèbre de ces provençalistes fut Joseph Lhermite, [...] Il avait publié en 1876 une anthologie des poètes provençaux qui devait servir de recueil de versions pour l'enseignement du français en Provence. En 1911 parut *La Lionide*, poème en langue provençale, préfacé par Mistral et Barrès et destiné à servir d'épopée à usage scolaire.

Branca (1979 : 61)

32.

la méthode dite « savinienne », du nom d'un instituteur de l'enseignement libre, Savinian – Joseph Lhermite. Il s'agissait de remplacer l'enseignement en français, inaccessible aux petits élèves dont le français n'était pas la langue maternelle, par un enseignement qui utilise celle-ci comme intermédiaire. [...] Savinian donna à ce sujet une communication en Sorbonne, *Les écoles du Midi et la langue d'Oc*, au XXXVI^e congrès des Sociétés savantes (1896).

Histoire de la langue française 1880—1914 (1985 : 342)

33.

Sous le prétexte de faire des citoyens français, chaque jour on détruit ce qu'il y a sans doute de meilleur chez nous, nos petits paysans. On entend partout se plaindre que nos campagnes sont délaissées. Peut-il en être autrement ? On s'attache comme à plaisir, à relâcher, à briser tous les liens qui rattachent aujourd'hui l'enfant – et, demain, l'homme à sa terre. Leur langue maternelle ils ne la parlent plus

Maurice Barrès in Savinian [J. Lhermite] *La Lionide, poème d'éducation*, Préface de Frédéric Mistral, Lettre de Maurice Barrès, de l'Académie française. (Avignon, Aubanel Frères ; Paris, Honoré Champion, 1911) p. xi

34.

les deux systèmes doivent coexister parallèlement et intégralement sans interférer. D'un côté on corrige les gasconismes pour faire plus français, de l'autre on vitupère contre les francismes pour conserver plus purs gascon ou provençal. L'hostilité à l'égard du français régional est explicite chez Charles Brun qui écrit qu'en dehors de la méthode savinienne, l'enfant « n'arrivera à posséder qu'un « français régional », c'est à dire, en somme un patois » [Ch. Brun, *Le Régionalisme*, Paris, Bloud, 1911, p. 155.]

Histoire de la langue française 1880—1914 (1985 : 342)

35.

Le profit inestimable qui réside dans l'étude d'une langue morte, c'est qu'elle dépayse l'esprit et l'oblige à entrer dans une autre manière de penser et de parler. Chaque construction, chaque règle grammaticale qui s'éloigne de l'usage de notre langue doit être pour l'élève une occasion de réfléchir [...] Le patois... fournit ce terme de comparaison.

Michel Bréal *Quelque mots sur l'instruction publique en France* (Paris : Hachette 1872) p. 164 [my emphasis]

3. Aftermath

36.

A word calls up an image, or a whole covey of images, and there can be serious problems of adjustment when a word familiar in one's own speech carries quite different connotations in another—as was the case, among others, with the word *rentier*, which in the south denoted not a man who drew a rent and lived on it, but a man who paid it. Even on the level of sheer practicality, difficulties of mental adjustment may arise when an object endowed with a particular gender or personality in one frame of mind has to be given another in translation. Gaston Bonheur cites a striking illustration of this problem involving the river Aude. In the local patois the river was treated, not as an object, but as a person. The article was accordingly never employed in referring to it: one went to Aude, or said that Aude was high, that Aude growls, and so forth. A whole mentality had to be bent for a small article to be added. Small wonder children and adults both had difficulty in coping with a language that was not only alien in itself but also represented an alien vision.

Eugene Weber *Peasants into Frenchmen : the modernization of rural France 1870 – 1914* (Stanford University Press 1976) p. 93

37.

Un mot évoque une image, ou un *groupe* d'images, et on peut rencontrer de sérieuses difficultés quand un mot familier dans votre propre langue comporte des connotations toutes différentes dans une autre ; c'était le cas, par exemple, du mot *rentier*, qui, dans le Sud, ne désignait pas un homme qui avait une rente et en vivait mais celui qui devait la payer. Même au niveau de la pure pratique, des problèmes d'ajustement mental peuvent surgir quand un objet doté d'un genre ou d'une personnalité particuliers dans une langue en reçoit d'autres par la traduction. Gaston Bonheur en cite un exemple frappant à propos de la rivière Aude. Dans le patois local, la rivière n'était pas traitée comme un objet, mais comme une personne. On n'employait pratiquement jamais l'article défini à son propos : on allait à Aude, on disait qu'Aude était haute, qu'Aude grognait, et ainsi de suite. Il fallut un changement de mentalité total pour qu'on ajoute un petit article au nom de la rivière. Il n'est pas étonnant que les enfants et les adultes aient eu des difficultés à employer une langue qui n'était pas seulement étrangère en elle-même, mais qui présentait aussi une vision du monde étrangère.

Eugene Weber *La fin des terroirs* (trad. Antoine Berman et Bernard Génies) (Paris : Fayard 1983) pp. 143 – 144